

Voici mon corps, voici mon document

Mme Wamara

Je suis une demandeuse d'asile. C'est dit.

Non, je ne vous raconterai pas ce qui m'est arrivé dans mon pays, même pas la geôle, le képi, le nerf de boeuf, les simulacres d'exécution, la cupidité des passeurs, le viol, et autres sévices dont je vous laisse deviner l'art de tresser les nerfs, pas non plus l'enfer de la traversée clandestine de trois pays, d'un désert d'enfer, d'une mer ogresse. Non ! Je préfère vous raconter ma vie une fois l'ancre jetée sur les rives de la terre promise, du fameux paradis qu'est Europa, nom d'une déesse grecque. D'ailleurs, c'est tel Ulysse débarquant à Ithaque, après Charybde et Scylla, que j'ai échoué en rescapée habillée d'algues avec mes compagnons d'infortune sur une plage déserte, sans nom, sans Pénélope, accueillie par le cri des mouettes. J'ai, dès la première nuit passée dehors, commencé à me poser de sérieuses questions sur cet Eldorado. Mais la conquête d'un territoire requiert plus d'audace et de persévérance. Je m'étais vite ressaisie. Il fallait foncer dans les terres intérieures, dans la grouillante et bruyante ville pour s'enquérir de quelque sauf-conduit, un laissez-passer, un sésame pour devenir un heureux édénien, surtout que, en fuyant mes tortionnaires coreligionnaires qui en voulaient à moi, l'institutrice de langue de l'ennemi, lançant à mes trousses leur meute de chiens enragés, j'ai dû me cacher dans un marigot, laissant en pâture aux crocodiles mes vêtements et papiers d'identité. Sans mon conjoint passé à la manchette, sans ma fille laissée chez sa grand-mère alitée. Me voilà donc nue. Seul mon visage peut attester de mon identité, et mon corps de mes persécutions.

Et voilà que ma langue qui s'y met, qui fourche. Je bafouille dans la langue d'accueil.

Mais qui m'écouterà ? Qui m'entendra ? Qui me traduira ? Y a-t-il dans cette foule un bon samaritain pour accéder à ma requête ? Après plusieurs jours d'errance qui m'ont valu des avances pas catholiques de la part d'hommes éméchés, une aimable compatissante passante me tend un papier avec un numéro de téléphone : 115. Une sorte de code d'entrée miraculeux pour obtenir un lit d'un soir.

J'y apprends qu'un contrôle policier peut me renvoyer au marigot. Je n'y tiens pas. Vite un formulaire de demande d'asile. Un dossier qui n'est pas une mince affaire.

Mes ennuis commencent. Tout s'enchaîne, s'accélère, se complique. Je n'y comprends goutte à cet imbroglio de procédures à suivre, j'y vois une sorte de pièce de théâtre où les comédiens portent des noms abscons : Mr OFPRA, Mme CNDA, OQTF, ADA, CADA, ATA... la CATA apparaîtra au lever du rideau.

À la Préf. Interminable queue-chenille. Un récépissé de dépôt de ma demande. Une chance d'hébergement d'urgence telle une assignation à résidence avec ses règlements colonie de vacances pour ados (fais pas ci fais pas ça, manque que le bonnet d'âne).

Et maintenant, bonjour Mr OFPRA. LE DOSSIER. Flots de papiers. Demander pour ne pas mourir.

Pas de répit. C'est une course contre la montre. Ficeler Le dossier en 21 jours. Ah le dossier ! Le sac à peines, le mur des lamentations. Comment emporter la conviction de ce Mr OFPRA ?

Comment prouver ma persécution ?

Peut-être faire appel à la sorcellerie ? Dois-je « jouer au réfugié » modèle, exemplaire, pour convenir à ce qu'ils attendent ? Avec une belle image de souffrance ? Faire la détraquée, la

folle ? Quelle souffrance ce dossier ! Un pari risqué, un quitte ou double, plus quitte que double. Comment raconter à froid mon calvaire ? Que dirai je, que tairai-je ? Qui et comment convaincre ? Mon accompagnateur, Mr B. est quelque peu gêné aux entournures par mes propos qui tournent aux gémissements, au récit d'imploration.

Son bureau me fait penser à un confessionnal. Mr B. accueille mes confessions, pardon, mon récit, avec beaucoup d'attention, ne manque que Freud et le divan. Je sens bien son empathie qu'il dissimule mal. « Pas ça, ça ne passera pas, la pauvreté, la misère, la faim, la compassion, c'est pour l'église ». Il connaît son truc. Pour concilier les faveurs de Mr OFPRA, il faut s'adresser à sa raison et non à son coeur. Mr B. dit que ça risque de devenir suspect si l'on en faisait trop. C'est comme faire la cour à une dame, ne pas en rajouter pour ne pas être éconduit. Ne pas trop vider son sac. Quitte à taire certaines blessures qui n'entrent pas dans le truc de Genève. Surtout rester dans la mesure. Pour bien poser les maux, il faut bien peser ses mots. Il est plus qu'indispensable de réunir toutes les chances pour obtenir LE STATUT qui vous rend NORAMLEMENT NORMAL, il va falloir sortir le grand jeu, tout un art du récit, des arguments d'acier, la persécution à même la peau, à même le nerf, on ne badine pas avec Mr OFPRA, on ne la lui conte pas, c'est un soupçonneux hors pair, il sait séparer le bon grain de l'ivraie, il scrute la moindre faille, vous déniche une fraude à une virgule mal placée. La loi se moque de la bonne foi. Que lui offrir en pâture ? Nulle trace sur mon corps, j'ai incorporé toutes mes persécutions. Du reste, les tortionnaires sont trop habiles, rusés comme des sioux, ils vous disloquent et vous relookent à neuf comme si vous reveniez tout juste du Club Med. Il faut un scanner cérébral pour accéder à leur oeuvre. Moi, je n'ai que Dieu pour témoin.

Figolé, soupesé, lu et relu, frotté avec un gris-gris, béni avec une Croix, hallalisé avec une sourate, le dossier est enfin déposé. Un an déjà, 12 mois et 6 jours. Ma copine est sur ses 18 mois. Un an que j'attends. Seul Dieu et ses archanges peuvent m'indiquer le rabiote de temps auquel j'aurai *droit* ! Sans doute que je serai à mon centième cheveux blanc avant LA LETTRE, c'est MORTE que je la lirai.

Mon admission au CADA a inauguré une attente mortifère, aliénante, qui peu à peu donne au temps les traits d'un tortionnaire. Une corde mouillée nouée autour du cou, ça serre un peu plus chaque jour que Dieu fait. Ce temps n'a pas de bornes, la seule qu'on lui connaisse, c'est celle qui annonce l'incertain, l'inconnu, le grand saut. C'est un vide sidéral où rien ne se passe, monotone, inutile comme s'il était de trop. Mon temps est devenu élastique, il s'étend comme un ressort longtemps comprimé, il se dilate, s'étire à n'en plus finir en même temps que se réduit d'ennui mon logis cul de sac, douce cellule aux barreaux invisibles. Faute de le tuer, ce temps, il faut le tromper, c'est ce que je fais en tournant en rond jusqu'au vertige, je le meuble avec des ruminements de soucis. Disons que je végète, fais semblant de m'occuper, je lanterne, je lézarde, rase les murs, divague, cauchemarde, quémande, me querelle parfois-

souvent, aime ce qui se présente à moi, aide, me fantômise. Je vous vois plonger dans l'ennui rien qu'à lire cette lithanie de ces occupations sans intérêt. Ma tête est comme réduite à des canalisations tortueuses où l'eau tambourine sans répit.

Ici, le temps ne se perd ni ne se gagne. Ça n'est pas un temps libre, c'est un temps mort, vide, vidé de tout sens, creux, source d'angoisse et de cauchemars, un temps arrêté, sans calendrier à cocher pour un anniversaire. Tel le tonneau des danaïdes, il est impossible à remplir. Je ne possède rien, j'ai un excédent de temps. Cette attente altère le corps, elle vous colle de profondes rides semblables aux scarifications, et ça fait bigrement vieillir.

Aujourd'hui ma mère est morte. Ma fille est confiée à des religieuses. J'ai l'ai su par mon cousin grâce au Skype du Secours catholique. J'ai bien essayé de me suicider mais la mort n'a pas voulu de moi. De retour de l'hôpital, je me sens pareille à ces enfermés d'une citerne oubliée en plein désert, voix en quête d'oreille au milieu des mirages. Parfois, pas souvent,

peut passer un bédouin samaritain qui vous sauve de l'étouffement. Oui, il est des mains tendues, inattendues, qui viennent réactiver l'humanité dont on commence à douter et à désespérer.

Ma copine que j'ai rencontrée dans le couloir paraît plus dynamique, volontaire et fonceuse. Je l'admire. Elle m'a trouvé un travail au noir, femme de ménage chez une institutrice, une relation de son employeur sans qu'elle m'ait jamais dit quel travail elle faisait chez lui, « de tout et de rien », me coupa-t-elle quand je le lui ai demandé. Gagner un peu d'argent, ça fait tuer le temps. Cette fois, je le tue pour de vrai. Je lui tords le cou. Mes pensées négatives s'estompent. Rendez-vous compte ? À ma première paye, quelques kopecks, je suis allée au cinéma ! L'attente dans la queue devant le cinéma était un régal. J'aurais aimé qu'elle devienne interminable pour me donner le temps de bien déguster ce moment dans une zone d'attente des plus agréables. La dame qui vend les billets derrière un guichet sans ces meurtrières qui vous font baisser la tête a un visage avenant, les cheveux qui tirent sur le roux, souriante. Elle me tend le billet en me disant « bonne journée ». Rien à cocher ?

C'est en rentrant que j'apprends ma convocation à l'OFPPRA. Quand on m'a dit que j'aurai affaire à un officier d'expulsion, pardon de protection, j'ai cru m'évanouir. La vue d'un uniforme fait monter ma tension déjà trop élevée pour mon âge, 32 ans il y a une semaine. La salle était petite. L'officier n'a pas d'uniforme. « Asseyez-vous, je vous prie, on peut commencer ? » « Oui ». J'étais surprise par le calme olympien de ce Monsieur. Je m'attendais à un interrogatoire musclé. Non, les questions sont posées avec une gentillesse non affectée mais franche et directe : « Vous avez été violée combien de fois et par combien de personnes ? ». Tétanisée. Gorge sèche, j'ai avalé trois fois ma salive. Tellement à dire que tout se bouscule dans ma bouche. Je ne me souviens plus de ce que j'ai dit, rien, si ce n'est que je ne voyais que les fréquents rictus de l'Officier qui avait l'air agacé et pressé de passer au suivant. Ça a duré 20 minutes, soit environ une minute par mois d'attente, deux secondes par jour d'attente. C'est correct.

Le refus de l'OFPPRA n'a pas tardé, et il a le mérite d'être laconique et expéditif : *dossier confus, vague, peu circonstancié, stéréotypé, invraisemblable, sans lien de causalité avec les persécutions alléguées, documents sans force probante, d'une authenticité douteuse, manifestement infondée. Rien ne permet pas à l'Office de tenir pour établie la réalité des faits invoqués.*

Ma copine a obtenu LE STATUT. Elle a quitté aussi sec son employeur dont elle dépendait honteusement. Il lui faisait comprendre à demi-mot que le travail au noir était interdit, et qu'il pouvait à tout moment se débarrasser d'elle en appelant la police. Elle était à sa merci.

Quant à moi, il me reste une bouée de sauvetage, le recours à Mme CNDA. Il faut un mois, pas plus, dont quinze jours sont déjà passés dans la prostration due à mon échec cuisant.

Maintenant, tenue en haleine, je sais que le pire est vite arrivé. Que dois-je dire de plus que n'ai déjà dit ? Beaucoup mais ça risque de passer à la moulinette du « non probant ». Il y a la maladie, le dernier refuge, la dernière cartouche à tirer, mon corps mal-en-point, avec ses boyaux tout tournés, il suffit de l'aider un chouia pour aggraver son mal. Une bonne pièce pour

convaincre Madame CNDA. Ma copine est plus futée. Elle était tombée enceinte, la veinarde. Cachottière, elle ne dit pas de qui. K., un voisin de palier, enrageait à l'hôpital quand on lui avait annoncé sa guérison. Il tenait sa maladie pour le plus sûr tampon de délivrance. Il s'était déclaré inguérissable au grand dam de ses médecins qui « ne connaissent rien aux méfaits de la sorcellerie », leur avait-il lancé à la figure. Il obtint à l'usure la qualification de « malade sinistrosique », un mal pas profitable mais qui a tout de même un peu de valeur sur le marché des conjurations contre les centres de rétention.

Me taillader les veines ? Ah ! Si j'avais un cancer, tout serait résolu. De quelle étage faut-il se jeter pour se faire un bon bobo sans passer de vie à trépas ? Il me faut un conseiller

parachutiste. Ou, pour retarder la sentence, me mutiler, sacrifier par exemple un index ? Je ne sais pas ce qui m'attend (un Sésame ou un OQTF ?). Tantôt je suis pleine d'optimisme et bercée d'espoir, tantôt je suis envahie par un désespoir qui me met le moral plus bas que Jéricho. Chaque seconde est une éternité. Je me meurs silencieusement. Puis, arrive un miracle, mon cousin m'a envoyé la photo de mon arrière-grand père dans sa tenue de soldat en Indochine. Voilà le document ! Ma famille au service de la France. Allonz 'enfants de la patrie ! Ça marchera, j'en suis sûre, me disais-je. Mme CNDA a dit niet. Suis déboutée. Dégoûtée. C'est OQTF. Le mot cinglant. Si l'on écrivait ce mot verticalement avec le O à sa base et le F à son sommet, on y découvrirait une forme de clé fourchue, une clé de bague.

Voilà, je suis maintenant en orbite, sans papiers, sans horizon, autre que le Centre de rétention.

Que j'éviterai à tout prix, quitte à faire du cache-cache avec la police durant un an avant que OQTF soit caduc et que je puisse repartir, tel Sisyphe, à zéro. Re-dossier. Re-OFPRA. Re-CNDA. Rebelote.

Suis aujourd'hui expulsée, pardon, sortie du CADA, je n'ai pas pu résister au gentil huissier venu prêter main forte à mon brave logeur.

J'ai dû mendier. Je n'ai pas honte de dire que j'ai disputé les poubelles aux chiens. Suite toujours en fuite, divaguant comme une folle. Où aller ? Y aurait-il dans les environs un quelque marigot ?